

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

*Cahiers
franco-canadiens
de l'Ouest*

REGUIGUI, Ali et BOURAOUI, Hédi (dir.) (2007) *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 463 p. [ISBN : 978-2-89423-195-1]

Wafae Karzazi

Volume 19, Number 2, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/029563ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/029563ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Karzazi, W. (2007). Review of [REGUIGUI, Ali et BOURAOUI, Hédi (dir.) (2007) *Perspectives sur la littérature franco-ontarienne*, Sudbury, Prise de parole, 463 p. [ISBN : 978-2-89423-195-1]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 19(2), 215–220. <https://doi.org/10.7202/029563ar>

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

l'histoire de Saint-Jean-Baptiste. Son père l'emmènera, elle et ses amis, visiter une réserve près de Hollow Water où ils y écouteront sous une tente un chef leur raconter une histoire. Elle se renseigne sur la Danse du Soleil, découvrira costumes et danses autochtones. Bref, la richesse culturelle, l'importance des coutumes et la valeur de la langue française seront tissées dans le canevas de cette histoire.

Sylvie Dilk

Collège universitaire de Saint-Boniface

REGUIGUI, Ali et BOURAOUI, Hédi (dir.) (2007)
Perspectives sur la littérature franco-ontarienne, Sudbury, Prise de parole, 463 p. [ISBN: 978-2-89423-195-1]

Perspectives sur la littérature franco-ontarienne est la publication revue et corrigée d'un premier ouvrage collectif intitulé *La littérature franco-ontarienne: état des lieux*, paru en 2003. Le livre a pour objectif de dresser un panorama critique et diversifié de la littérature franco-ontarienne et est constitué de quatorze essais portant aussi bien sur les thèmes, les différents genres (roman, théâtre, poésie) que sur l'institution littéraire. L'introduction, d'ailleurs, en présentant un bref résumé des travaux des intervenants, explique l'intention des deux auteurs à l'origine de cette compilation qui est de mettre en perspective «l'état des lieux» d'une littérature donnée en comblant certaines lacunes. Le thème est vaste, et les approches critiques extrêmement variées, ce qui rend difficile l'unité du recueil. Si certains articles tentent de fournir une vision aussi générale que possible de la situation de la littérature franco-ontarienne, d'autres se consacrent à mettre en évidence les problématiques liées à des écrivains spécifiques. Le résultat est un ensemble assez éclectique mais instructif, qui rend bien compte de la richesse et de la diversité du corpus littéraire ontarien.

Le premier article offre une vision d'ensemble de la littérature franco-ontarienne. Élisabeth Lasserre y analyse les problématiques posées par des productions littéraires caractérisées à la fois par la rupture et une certaine continuité, les deux n'étant pas nécessairement indissociables comme elle l'explique, dans la mesure où les scissions repérées se réalisent au contact d'une «négociation dialogique» (p. 21) des points d'opposition et des lieux de rassemblement du discours

littéraire franco-ontarien. Elle distingue deux moments-clés dans ce discours: les années soixante-dix et quatre-vingt, qui ont vu l'autonomisation progressive de la domination culturelle québécoise par la réappropriation et la délimitation d'une identité collective, ce qui donne lieu à une écriture marquée par une esthétique, des images, des références communes; et les années quatre-vingt-dix caractérisées par une remise en cause de ce modèle et l'affirmation d'une identité moderne hybride qui serait à l'image de la composition hétérogène de la communauté franco-ontarienne en général et des écrivains en particulier aux origines ethniques diverses, ce qui donne des œuvres fort différentes selon qu'il s'agisse des auteurs migrants ou des écrivains de souche. Par ailleurs, la situation de minorisation dans un environnement majoritairement anglophone fragilise et rend confuse la conscience d'une identité commune fondatrice, ce qui explique certaines tensions.

Le deuxième texte, celui de Jacqueline Beaugé-Rosier, va développer cette thématique de la différence et de la polyphonie en démontrant que les écrivains migrants ont introduit une «grammaire de la différence» qui a régénéré poétiquement et transformé linguistiquement le visage de la littérature franco-ontarienne. L'exposé est intéressant mais noyé dans des considérations théoriques abstraites qui le rendent opaque.

Ce rapport à la langue va faire l'objet de l'article de Jules Tessier qui, dans une étude intitulée «Le rôle particulier des éléments exogènes dans l'œuvre de Jean Marc Dalpé et de Louise Fiset», commence par évoquer la question linguistique qui départage les Canadiens entre ceux qui s'alignent sur le français standard et ceux qui luttent pour l'usage, en littérature, d'un parler populaire truffé d'anglicismes. Les deux écrivains que Jules Tessier a choisi d'étudier pour démontrer le phénomène de l'hétérolinguisme, utilisent les anglicismes (Jean Marc Dalpé à partir de son troisième titre et Louise Fiset dès ses débuts), ainsi que les régionalismes, Jean Marc Dalpé pour reproduire le langage des ouvriers mais en s'en distanciant et Louise Fiset de façon épisodique, comme symbole d'appropriation de particularismes langagiers. Jules Tessier voit dans ce métissage linguistique un élément enrichissant pour la littérature franco-ontarienne.

L'ouvrage fait la part belle à l'institution littéraire. L'article à tonalité polémique de Robert Yergeau intitulé «L'enfer institutionnel, est-ce les autres ou nous-mêmes?» s'interroge sur la récupération des littératures canadiennes-françaises par l'institution littéraire québécoise ainsi que sur l'emprise de cette dernière sur les auteurs canadiens-français, par le biais du discours critique, discours, affirme l'auteur, qui a toujours marginalisé la littérature franco-ontarienne étudiée d'un point de vue identitaire réducteur.

François Paré, dans son article, va quant à lui, faire le point sur la façon dont a été élaboré le discours critique au sein des universités ontariennes et particulièrement de l'Université Laurentienne, dont l'appui financier a permis la création d'une maison d'édition, *Prise de parole*, en 1973. Il va également évoquer le rôle majeur de certains professeurs dans l'imposition de l'enseignement des littératures canadiennes-françaises au sein d'universités fort réticentes au départ. Les colloques, les publications d'anthologies, d'ouvrages historiques, de revues et de répertoires ont permis de fixer l'ensemble du discours culturel franco-ontarien ainsi que la diffusion à large échelle d'un discours critique, concourant ainsi à la reconnaissance de la littérature franco-ontarienne.

Lucie Hotte pour sa part entreprend de questionner les fonctions de l'institution en milieu minoritaire, y relevant des aspects négatifs: cumul des fonctions, exigüité du marché, auteurs peu nombreux. Elle reproche essentiellement à l'institution, par le rôle déterminant qu'elle joue dans la production, la diffusion et la réception des textes, de conditionner l'écrivain dans ses choix esthétiques. Elle donne l'exemple de la poésie dont la valeur symbolique est très forte et affirme que, sur le plan idéologique, les œuvres consacrées sont celles qui sont les plus représentatives socioculturellement de la collectivité.

Johanne Melançon, elle, s'interroge sur l'existence d'une institution littéraire franco-ontarienne, arguant que la croissance continue enregistrée par la production dans la dernière décennie a pour pendant une réception et une diffusion restreintes. Elle va d'abord s'attacher à cerner les frontières temporelles et géographiques de l'institution avant de tenter de la définir en suivant deux parcours: celui qui mène de l'auteur à l'éditeur et celui qui conduit de l'éditeur au lecteur. En ce

qui a trait aux frontières temporelles, elle affirme que, pour certaines personnes, comme Gaston Tremblay, l'institution littéraire franco-ontarienne est née dans les années soixante-dix avec l'éclatement du Canada français et la fondation de *Prise de parole*. Pour d'autres, comme René Dionne, les débuts de l'institution remontent aux années 1865-1909 avec un corpus qui remonterait jusqu'au XVII^e siècle. L'institution est consolidée à la fin des années quatre-vingt par des publications (dictionnaires, répertoires, collectifs, anthologies) et la fondation de revues et de maisons d'édition.

Louis Bélanger, empruntant le même ton polémique et direct que Robert Yergeau, s'efforce de démontrer, en s'appuyant sur la réception critique de Patrice Desbiens, que le discours critique, en tant qu'instrument de consécration, contribue à l'édification d'une littérature qui est le produit de fictions idéologiques et sociales.

Les textes de ces différents chercheurs prouvent qu'il est, à leurs yeux, essentiel de saisir les enjeux liés au contexte de production et de réception des littératures minoritaires afin de mieux comprendre le fonctionnement de toute institution littéraire.

Une part importante de l'ouvrage est consacrée à l'analyse des différents genres (roman, nouvelle, théâtre et poésie), mais sans toutefois parvenir à donner une idée d'ensemble de la production littéraire franco-ontarienne. Si la synthèse de Michel Lord sur la nouvelle permet de bien mettre en relief la diversité et l'hétérogénéité du genre, l'article de François Ouellet sur «le roman de l'écriture au féminin» des années quatre-vingt-dix s'intéresse à une dizaine de romans féminins pour démontrer qu'ils mettent en scène des personnages-écrivains, exploitant ainsi la structure du roman dans le roman et la technique de la mise en abîme. L'auteur relève également la valeur thérapeutique que revêt le projet d'écriture du personnage, projet où l'on retrouve généralement, mais sous des visions différentes, les thèmes de l'identité, de l'amour, de la mort, de la filiation problématique et du rapport au temps.

La question de l'identité est soulevée à plusieurs reprises par certains critiques. Lélia Young, dans «poésie franco-ontarienne» entend démontrer la richesse du genre poétique

tout en analysant la problématique du nom qui parcourt certaines œuvres. Elle souligne que les années quatre-vingt ont été cruciales pour l'essor et la dynamique de la poésie franco-ontarienne, et ce, grâce à l'action remarquable et conjugquée d'écrivains et d'universitaires et à l'impulsion d'organismes littéraires et artistiques. Les œuvres de certains poètes, affirme-t-elle, sont révélatrices d'un malaise identitaire attribuable à la conscience minoritaire, à la conscience d'un passé douloureux et de la non-appartenance, ce qui se reflète dans la dénomination. Lélia Young donne des exemples de poètes marqués par cette problématique du nom et de l'appartenance ou, au contraire, influencés par le thème de la traversée des frontières, de la mobilité associée à l'espoir, à la survie.

Pour sa part, Pierre Léon, dans un article lyrique sur les poètes ontariens, qui est en fait un hymne à la poésie, voit celle-ci comme une inspiration mais surtout comme un art et une technique, un travail sur la langue et sur la forme.

Les deux derniers textes, qui ont été ajoutés à l'édition initiale, sont relatifs au théâtre. L'article de Joël Beddows examine les caractéristiques de l'institution théâtrale franco-ontarienne et relève que celle-ci a acquis sa légitimité, d'une part, du fait de la pratique d'auteurs (en majorité des Québécois installés en Ontario) ayant opté pour l'innovation esthétique et le rejet de la fonction de porte-parole nationaliste et du fait, d'autre part, de son affiliation au champ montréalais, ce qui a contribué à sa décentralisation.

Le dernier article, écrit conjointement par Simon Laflamme et Sylvie Mainville, est une analyse sociologique remarquable (appuyée sur des statistiques et une documentation rigoureuse et pertinente) sur le rapport du consommateur à l'art, rapport qui n'est pas, démontrent les deux auteurs, déterminé par les origines ou la classe sociale.

Le mérite de ces différents articles est d'avoir tenté de mettre en relief les contours d'un champ institutionnel ainsi que les caractéristiques marquantes d'une littérature minoritaire en devenir tout en témoignant de sa vitalité, de sa richesse, de sa diversité et de sa complexité, par le dépassement de la question réductrice de l'identité, ouvrant ainsi la voie à une meilleure connaissance de la production et de l'institution littéraires

franco-ontariennes. Toutefois, si l'intérêt majeur de l'ouvrage réside dans la grande variété de perspectives offerte au lecteur, il n'en demeure pas moins qu'en dépit de la qualité indéniable des contributions et malgré le souci d'éclaircissement et d'organisation manifesté dans l'introduction, il est difficile de dégager de cette pluralité d'approches une unité, une synthèse et une vision d'ensemble susceptibles d'offrir au lecteur des points de repère.

Wafae Karzazi

Collège universitaire de Saint-Boniface

RENÉE, Louise (2006) *Tír na n-Óg, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 153 p. [ISBN: 2-921347-89-X]*

Louise Renée, winnipégoise, docteure en littérature française, professeure à la *University of Manitoba* (en 2003, elle reçoit le *Outstanding Teacher Award*), passionnée par le français et le féminisme, embrasse ses prairies de l'Ouest canadien qui l'inspirent. Auteure de plusieurs articles, coéditrice d'un livre sur Simone de Beauvoir, conférencière sur le roman contemporain, elle nous offre son premier roman, *Tír na n-Óg*.

Ayant dépassé la cinquantaine, Léa, la narratrice, estime qu'une rencontre fortuite avec l'amour est peu probable, aussi sollicite-t-elle les services d'une agence professionnelle. C'est ainsi qu'elle fera la connaissance de Cédric, fabricant de vitraux d'origine irlandaise. L'essentiel des conversations qu'ils partageront tourneront autour de lui: une première femme dont il ne semble pas avoir fait le deuil, une fille avec qui il est fâché, son enfance, ses animaux, ses productions personnelles; bref, ce qui pourrait les rapprocher se trouve rapidement étouffé par son égocentrisme. Or, pour elle, dans une relation idéale, «les deux amoureux se nourrissent l'un de l'autre» (p. 34). Au fil de leurs rencontres où le premier baiser tarde à venir, elle pose un regard teinté de questions sur leur relation, mais tels deux animaux qui dansent pour s'apprivoiser, elle donne un sens à tout de façon à se conforter dans son choix. Ils collaboreront sur des vitraux qu'elle dessine et qu'il concrétise, mais il ne valorisera pas sa contribution, dénigrera ses amis en coulisse, ne cherchera pas à connaître ses deux enfants. Elle lira sur les caractéristiques de l'abus psychologique, dont elle pressent les signes chez Cédric. Son radar interne s'affole, s'allumant